

La maison familiale d'Izumi était bien plus éloignée de l'aéroport que je ne le pensais. Après avoir été ballottés pendant plus d'une heure dans un autocar limousine, nous avons dû changer pour un autobus local, elle se trouvait un peu plus loin [...].

Yoko Ogawa

La mer

nouvelles traduites du japonais par Rose-Marie Makino

C'était notre première excursion à deux avec l'intention de passer une nuit à l'extérieur, mais malheureusement, on ne peut pas dire que ce fut un voyage romantique.

“LETTRES JAPONAISES”
série dirigée par Rose-Marie Makino

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un enfant révèle l'existence d'un instrument de musique unique au monde.

Dans un bureau de dactylographie, une employée s'attache à la portée symbolique des caractères de plomb de sa machine.

Avec discrétion, un jeune garçon se mêle au groupe qui ce jour-là visite sa région. Dans l'autocar, un vieux monsieur très élégant s'intéresse à l'enfant. Cet homme est un ancien poète...

Une petite fille devenue muette retrouve sa voix devant la féerie d'une envolée de poussins multicolores...

Un recueil de nouvelles poétiques et tendres dans lequel le lecteur retrouve l'univers rêveur de Yoko Ogawa, cette proximité entre les différentes générations ; ces héritages spirituels soudainement transmis à un inconnu et ces êtres délicats qui libèrent les souvenirs effacés en offrant un coquillage, une aile de libellule, une mue de papillon...

YOKO OGAWA

*Yoko Ogawa est née en 1962, elle vit au Japon.
Tous ses livres traduits en français sont publiés
aux éditions Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

LA PISCINE, 1995.

LES ABEILLES, 1995.

LA GROSSESSE, 1997.

LA PISCINE / LES ABEILLES / LA GROSSESSE, Babel
n° 351, 1998.

LE RÉFECTOIRE UN SOIR ET UNE PISCINE SOUS LA PLUIE
suivi de *UN THÉ QUI NE REFROIDIT PAS*, 1998.

L'ANNULAIRE, 1999 ; Babel n° 442, 2000.

HÔTEL IRIS, 2000 ; Babel n° 531, 2002.

PARFUM DE GLACE, 2002 ; Babel n° 643, 2004.

UNE PARFAITE CHAMBRE DE MALADE suivi de *LA
DÉSAGRÉGATION DU PAPILLON*, 2003 ; Babel n° 704,
2005.

LE MUSÉE DU SILENCE, 2003 ; Babel n° 680, 2005.

LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE, 2004 ; Babel n° 800,
2007.

TRISTES REVANCHES, 2004 ; Babel n° 919, 2008.

AMOURS EN MARGE, 2005 ; Babel n° 946, 2009.

LA FORMULE PRÉFÉRÉE DU PROFESSEUR, 2005 ; Babel
n° 860, 2008.

LA BÉNÉDICTION INATTENDUE, 2007.

LES PAUPIÈRES, 2007.

LA MARCHE DE MINA, 2008.

Titre original :

海

Umi

Editeur original :

Shinchosha, Tokyo

© Yoko Ogawa, 2006

représentée par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2009
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00327-2

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2009,
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-2908-1

YOKO OGAWA

LA MER

nouvelles traduites du japonais
par Rose-Marie Makino

ACTES SUD

Extrait de la publication

LA MER

La maison familiale d'Izumi était bien plus éloignée de l'aéroport que je ne le pensais. Après avoir été ballottés pendant plus d'une heure dans un autocar limousine, nous avons dû changer pour un autobus local, elle se trouvait un peu plus loin après que le bus eut longé, à la lenteur d'un escargot, une digue, des rizières puis une garnison des forces d'autodéfense.

C'était notre première excursion à deux avec l'intention de passer une nuit à l'extérieur, mais malheureusement, on ne peut pas dire que ce fut un voyage romantique. En cours de route, elle a été victime du mal des transports et je n'ai pas cessé de lui frotter le dos, à tel point que ma main droite en était tout engourdie. A la fin, n'en pouvant plus, nous sommes descendus trois arrêts avant celui qui était prévu, et nous avons marché tous les deux sur la départementale en nous reposant de temps en temps.

Son visage était livide, elle ne parlait pas, et son dos paraissait encore plus petit que d'habitude. A tel point que je me suis demandé si je ne l'avais pas usé à force de le froter.

Sur notre gauche serpentait une rivière envahie par les roseaux, dont le niveau était bas, tandis que sur notre droite s'échelonnaient des collines couvertes de ce qui ressemblait à des vergers. Après le départ de l'autobus qui nous avait déposés, il ne passa plus de temps à autre que des petites camionnettes revenant des champs, il n'y avait pratiquement aucun autre véhicule, pas d'autres personnes qui marchaient.

Et le soir était là qui approchait.

Est-ce parce qu'elle était inquiète du retard sur l'heure prévue ? La famille d'Izumi était sortie attendre dehors près du portail. Ses parents, sa grand-mère de quatre-vingt-dix ans, son petit cadet (il avait dix ans de moins qu'elle et elle l'appelait toujours ainsi), ils étaient quatre. Même de loin, on sentait bien qu'ils étaient sur le qui-vive. La première à nous découvrir fut sa grand-mère qui devait pourtant avoir les moins bons yeux. Sans prendre garde à ses manches qui tombaient, elle a tendu les bras au maximum, a plié encore plus son dos voûté, et nous a salués en frottant ses mains jointes.

Je ne savais pas grand-chose au sujet de la famille d'Izumi. Jusqu'à la génération du grand-père, ils avaient été producteurs de raisin, mais

ayant fait de mauvaises affaires ils avaient perdu leurs terres, si bien que son père avait été obligé de devenir fonctionnaire, et son petit cadet de vingt et un ans faisait de la musique. C'était à peu près tout ce que je savais. Je m'étais rendu compte, dès que la conversation venait sur sa famille, que le ton de sa voix était curieusement déséquilibré, si bien que je m'arrangeais pour ne pas insister.

Ce sujet de conversation, nous le traitions comme une cacahuète tombée par mégarde d'une assiette. Il suffisait de la ramasser, de l'éplucher et de la jeter dans sa bouche et c'était fini. Cela ne provoquait pas d'autres inconvénients.

Mais prendre expressément des congés pour aller rendre visite à sa famille n'était pas aussi simple. En plus pour faire une demande en mariage.

La maison était vieille et banale, mais de construction solide. Dans le jardin qui n'était pas si grand, un zelkova *keyaki* étendait sa ramure, dont le feuillage se balançait dans le vent agréable qui remontait des vergers en pente. A l'intérieur de la maison, tout était prêt. Le ménage avait été fait jusque dans les moindres recoins, des fleurs étaient disposées un peu partout, et l'assortiment de pantoufles alignées dans le couloir était neuf. Où que l'on porte les yeux, il n'y avait pas de faille. Cela me donna l'impression que cette maison n'était pas habituée à recevoir des visiteurs, quels qu'ils soient.

“Merci de vous être donné la peine de venir de si loin” ; “Vous devez être fatigué. Allez, venez” ; “Mettez-vous à votre aise, ne vous gênez pas” ; “Voulez-vous quelque chose à boire ?”

Son père et sa mère faisaient assaut d’amabilité, réitérant à tour de rôle des paroles de bienvenue, ne me laissant pas le temps de placer un mot pour nous excuser de notre retard. Ils étaient tellement attentionnés envers moi qu’ils finissaient par ne pas s’apercevoir que leur fille ne se sentait pas bien. Sa grand-mère continuait à prier les mains jointes, tandis que son petit cadet était debout, silencieux, à ses côtés.

Il n’était pas aussi petit qu’elle le disait. Il avait une tête de plus que moi, et il devait bien peser une fois et demie de plus.

Ce fut aussitôt le dîner. La table, recouverte d’une nappe blanche bien amidonnée, débordait de nourritures. Celles-ci n’étaient pas simplement somptueuses, l’assortiment de décors, de couleurs et des plats était soigné jusque dans les moindres détails. Sa mère allait et venait avec empressement entre la cuisine et la salle à manger, son père ne faisait que répéter : “Allez, mangez bien.” Elle devait enfin se sentir mieux, car elle avait meilleure mine, mais elle ne mangeait pas beaucoup.

Je savais que son père était fonctionnaire à l’inspection de l’hygiène du service de santé publique.

— C'est pourquoi il voyage tout le temps, m'avait-elle dit. Il va dormir un peu partout dans les hôtels ou les auberges pour vérifier qu'il n'y a pas de problèmes d'hygiène. Et il les classe dans la catégorie A, B ou C.

— Ça a l'air amusant comme travail, lui avais-je répondu d'un ton léger, mais elle avait répliqué en secouant la tête :

— Parce que tu crois que c'est amusant de passer un coton-tige sur le siège des toilettes, de brasser les restes d'un banquet ou de ramasser des poils pubiens dans les vestiaires des sources chaudes ?

Pour le milieu de la cinquantaine, son père avait des rides marquées, les cheveux renvoyés en arrière et un front aussi sec que s'il était recouvert de poudre. Il ne donnait pas l'impression de générosité caractéristique des gens qui voyagent beaucoup, il était totalement en retrait et compassé.

— Alors, ces temps-ci, au collège ça se passe comment ? me demanda-t-il en enlevant la peau d'une fève bouillie.

— Eeh, comment dire, pas trop mal.

Pour essayer de dissimuler que je ne savais pas quoi dire d'intéressant, j'ai fini de boire ma bière.

— Un professeur de technique, ça enseigne quoi au juste ?

Comme on pouvait s'y attendre, sa mère a ajouté de la bière dans mon verre.

— Principalement le fonctionnement des ordinateurs. Ensuite, en ébénisterie on fabrique

des chaises, en électricité des robots assez simples, bah, toutes sortes de choses.

— Eh bien, mais c'est un travail excellent...

La conversation ne rebondissait pas tellement. Comme si elle voulait laisser passer le silence, sa mère allait de plus en plus souvent à la cuisine, rapportait des assiettes qu'elle posait quand même sur la table alors qu'il n'y restait plus beaucoup de place. Son père restait pensif, comme s'il cherchait une question intelligente, mais il n'y arrivait pas et finissait toujours par se résumer à un : "Allez, mangez bien."

J'ai essayé de m'imaginer le père qui était devant moi un coton-tige et des poils pubiens à la main. Et là, il m'a fait un effet assez remarquable.

Je me disais qu'elle aurait pu quand même intervenir un peu plus et, mécontent, j'ai regardé discrètement à côté de moi, mais il m'a semblé qu'elle n'avait pas encore retrouvé la forme. Elle serrait toujours presque autant les lèvres. Je les ai observées. Elles étaient charnues et bien dessinées, leur contour donnait irrésistiblement envie de les suivre du bout des doigts, et elles étaient étrangement pleines comme si elles recelaient toutes sortes de mots inimaginables. Je me suis rappelé que peu après que nous avons commencé à nous fréquenter, elle m'avait demandé ce qui me plaisait le plus chez elle et que j'avais répondu ses lèvres.